

# La Pasionaria

## des causes humanitaires

Parmi les femmes photojournalistes ayant choisi de travailler sur les causes humanitaires Lizzie Sadin est sans doute celle qui est la plus entreprenante, la plus acharnée, la plus obstinée. Ces mêmes qualités ne se retrouvant pas forcément chez un homme dans la profession, on peut dire qu'elle est une sorte d'exception.

On a coutume d'opposer le photographe de news, photographe de "l'instant", au photographe de sujets magazines lesquels nécessitent de longs mois de présence sur le terrain pour aboutir à un résultat. Avec Lizzie Sadin ce n'est plus de mois dont il faut parler mais d'années. Le Visa d'or qu'elle vient de recevoir à Perpignan au festival du photojournalisme pour son travail sur les mineurs en prison, récompense une véritable épopée de huit années ayant pour cadre une douzaine de pays. Rien ne prédisposait pourtant Lizzie Sadin à devenir un jour photojournaliste. Durant une douzaine d'années, en effet, elle a été éducatrice, puis animatrice socio-humanitaire, formatrice auprès de personnes en difficulté : « J'ai toujours aimé la photographie, surtout les auteurs humanistes, comme Dorothea Lange ou Eugène Smith, mais je n'imaginai pas un instant que j'en ferais un jour mon métier. C'est parce que j'en avais assez de mon travail que je me suis mise à réfléchir à une autre orientation. Je voulais être libre, indépendante, je voulais voyager, créer, mais

continuer à aider les gens, et devenir photoreporter m'a paru être la meilleure solution. » Sa décision prise, elle s'achète un appareil photo et commence à enquêter sur les problèmes de pollution; la protection de l'environnement est depuis longtemps une obsession chez elle. Son premier grand reportage à l'étranger l'emmènera en Pologne, en Silésie précisément, où elle mène une enquête sur la pollution causée par les mines dans la région. « Je suis partie complètement à l'aventure, je ne connaissais rien au métier de photojournaliste, je ne savais même pas combien de films il fallait que j'emmène. Ce fut très dur. De plus j'avais des enfants en bas âge à Paris. Mon mari m'a dit : ne t'en fais, pas je m'occupe d'eux et je finance le voyage. » Au retour, son reportage sera très peu publié mais il en fallait plus pour arrêter une battante qui ne songeait qu'à aller de l'avant. Elle s'en va en Israël enquêter sur le sort des Arabes vivant dans le pays en étant citoyens de l'état. Elle parle leur langue ce qui lui facilite la tâche, mais à son retour, on lui fait comprendre qu'elle a fait un travail d'illustration et pas du vrai

reportage : « J'ai compris plus tard ce que c'était véritablement le métier », confesse-t-elle aujourd'hui. Elle suit alors une formation au CFD à Paris pour connaître tous les rouages du métier, mais à son grand regret on ne lui apprend pas à manier un appareil photo : « Je voulais apprendre la technique, eh bien c'était raté, la formation était payante et ce ne fut guère rentable ! Après, cependant, j'ai été contactée par un magazine et deux agences, le Nouvel Obs, Gamma et Rapho. J'ai choisi cette dernière, Mark Grosset m'a proposé de faire un stage chez eux, je pensais que c'était la structure qui convenait le mieux à mes idées, à mes aspirations. »

### Une grande cause : les femmes battues

Lizzie Sadin va ensuite enchaîner les reportages : les mères adolescentes, le Kosovo après le chaos, l'immigration clandestine en Europe de l'Ouest, l'obésité des adolescents, la violence conjugale en France. C'est ce dernier reportage qui va s'étaler sur trois ans de 1996 à 1998, qui va la faire connaître, lui valoir des récompenses, le prix Care en 98, le prix spécial du jury au XII<sup>e</sup> festival du Scoop et du photojournalisme en 1997, et une



Lizzie Sadin



- 1957** Naissance à Toulouse
- 1981/1992** Educatrice, animatrice socio-éducative, formatrice, auprès de personnes en difficulté
- 1993** Devient photographe Free-Lance
- 1997** Prix spécial du jury au Festival du scoop d'Angers
- 1998** Lauréate du Grand Prix Care International du reportage humanitaire
- 2001** Co-créatrice du prix Canon de la femme photojournaliste
- 2002** Prix Fnac Attention talent, mention spéciale du jury
- 2003/2004** Exposition *Les enfants du baignoire* dans une quarantaine de Fnac
- 2004** Lauréate de la Bourse 3P
- 2006/2007** Commissaire des expositions du festival photo, Nature et paysages, de La Gacilly
- 2007** Exposition *Mineurs en peine* au festival du photojournalisme. Lauréate du Visa d'or magazine à Perpignan.



Inde Tamil Nadu. Centre d'adoption de bébés abandonnés, parce que née fille. Naître fille en Inde est une malédiction. Il manque aujourd'hui 50 millions de femmes en Inde qu'on appelle pudiquement "Missing women". On les élimine par infanticides ou avortements sélectifs ou par négligence. Les bébés filles sont abandonnés dans des centres de "réception".



Foyer d'accueil Flora Tristan. T... à 14 ans. Elle pleure sous la table à l'évocation des souvenirs abordés par sa mère et sa voisine de chambre. Elle se bouche les oreilles. "C'est trop dur, dit-elle. Je ne peux plus rien entendre, je ne peux plus y penser, je veux que ma mémoire s'efface." Le cœur abîmé, la mémoire marquée au fer de la violence.



Strasbourg. Centre de Traitement des Violences Intra familiales. Après son interpellation sur son lieu de travail parce qu'il ne répondait pas aux nombreuses convocations des services de Police, cet homme est auditionné par le capitaine de Police. Il est sommé de s'expliquer sur ses actes de violence envers son épouse.





**Ethiopie. Mariages précoces.** Getahun, 23 ans et Tizé 11 ans juste après avoir signé le contrat de mariage. Elle n'a toujours pas vu à quoi ressemblait son mari... Elle attend, couverte, que l'on vienne la chercher pour être emmenée au domicile du marié dont elle ne sait encore rien ! Lui, il pose fièrement avec son fusil.



**Brésil. Instituto Padre Severino, Rio de Janeiro, Brésil, Quartier pour mineurs.** Après le repas, qui ne dure que dix minutes en silence et têtes baissées, le retour dans les cellules se fait également en silence et têtes baissées dans cette prison tristement célèbre pour les traitements infligés aux mineurs par des gardiens très menaçants.

impressionnante quantité de publications dans le monde entier. « C'est Marc Grosset qui m'a donné l'idée de ce reportage, je lui dois beaucoup, ce fut un beau cadeau de sa part. Cependant je me posais beaucoup de questions : comment travaille-t-on sur un pareil sujet ? Comment fait-on ? Si je vois une femme battue, moi je l'aide, je pose mes appareils, je ne prends pas la photo et je ne peux pas être là quand les maris cognent ! J'ai néanmoins fait une enquête préliminaire et je me suis aperçu, c'était en 1996, qu'une femme sur cinq était battue en France, entraînant la mort de 400 d'entre elles chaque année, soit plus d'une par jour. Je me souviens d'un jour où j'étais dans un autobus, je venais d'apprendre tout cela. Il y avait plus d'une trentaine de femmes dans la voiture et je me disais : c'est affreux, il y a peut-être six ou sept femmes autour de moi qui sont battues ! Je ne peux pas me taire, je dois faire quelque chose, sinon je me sentrais complice. Personne n'en parlait en

France, je me suis lancée corps et âmes là-dedans. » Les débuts seront difficiles et la désillusion très forte. Lizzie Sadin reçoit un mauvais accueil partout où elle se présente : police, urgences médicales, foyers d'accueil, associations... Cependant, elle revient à la charge inlassablement : « Je m'attaquais à un sujet tabou et je ne voulais pas lâcher. Ce furent trois années de galère où j'ai passé un temps fou en tractations, en recherche d'autorisations pour parvenir à mes fins. J'ai tourné avec les flics en maraude, parfois des nuits durant, j'écoutais la radio de bord et quand j'entendais parler de femmes battues, je courais derrière eux, je montais les escaliers, parfois je les redescendais aussi vite, car on ne trouvait pas tout de suite le bon appartement. Une fois sur place, je mettais bien en évidence mes appareils photo et je discutais avec la femme, à genoux devant elle, je lui demandais l'autorisation de la photographier. Parfois il ne se passait rien pendant une semaine et ils me

*disaient : c'est exceptionnel, vous n'avez pas de chance ! Je me sentais alors comme un vautour qui guette sa proie et ça me mettait mal à l'aise. »*

## 14 mois d'attente pour 1h30 dans une prison russe

En 1999, Lizzie Sadin se lance dans une autre entreprise de longue haleine, photographier les enfants et adolescents en prison à travers le monde. Si les difficultés avaient été nombreuses pour parvenir à photographier des femmes battues, ce ne fut rien à côté de celles qui attendaient désormais Lizzie Sadin. Elle raconte souvent qu'il lui a fallu attendre quatorze mois pour avoir droit à rester 1 h 30 dans une prison russe et pour les prisons californiennes les démarches ont duré trois ans et demi (en France ce n'est guère plus facile, elle a attendu neuf mois pour faire une seule photo au 1/60<sup>e</sup> de seconde, dans un tribunal). Elle a sollicité au total une quarantaine de pays, dix seulement lui ont permis de visiter les centres de détention. La totalité de ce travail, on l'a dit, vient d'être récompensé par un Visa d'or au festival Visa et une partie sous le titre, *Les enfants du bain*, était présenté tout au long des années 2003 à 2004 dans les Fnac de France et de l'étranger, dans le cadre de la campagne mondiale sur la Russie d'Amnesty International. « La façon, écrivait Lizzie Sadin dans le dossier de presse de Visa, dont un Etat traite ses prisonniers est un assez bon indicateur de la qualité de sa démocratie et une société se juge aussi sur la manière dont elle traite ses enfants... Mais d'un continent à l'autre on ne peut qu'être frappé par la ressemblance de certaines scènes : mêmes cachots ou cellules d'isolement, même détresse, même volonté des matons de briser la résistance des jeunes détenus... »

Si l'on comprend en découvrant les images de Lizzie Sadin qu'à Madagascar, pays très pauvre, les détenus en sont réduits à manger la peau d'animaux morts, on est paradoxalement plus écoeuré par le comportement des gardiens américains, qui, dans cette grande démocratie, passent leur temps à humilier les détenus. Difficile de dire si les images de ce long reportage sont les plus poignantes du travail de Lizzie Sadin depuis toutes ces années. A Perpignan, en septembre dernier, elles ont marqué les esprits, c'est certain, mais méritaient-elles d'être plus remarquées que d'autres du même auteur dont nous n'avons pas encore parlé comme celles sur l'élimination des filles en Inde qui lui a valu d'être finaliste au prix Care en 2005 ou les mariages forcés des petites filles en Ethiopie réalisés avec le concours de l'Unicef. Elles témoignent toutes de drames épouvantables, d'atteintes intolérables à la dignité humaine. Toutes ont leur intérêt, toutes renuent les esprits. Eugene Smith, l'un des photographes qui ont inspiré Lizzie Sadin, disait : « La photographie est tout au plus une petite voix, mais il arrivera toujours qu'un seul cliché, voire un ensemble, séduise nos sens au point de déboucher sur une prise de conscience, certaines images suscitent une telle émotion, qu'elles engendrent la réflexion... » Les images de Lizzie Sadin donnent en effet à réfléchir, et il faut la remercier de nous ouvrir les yeux sur un monde qui n'est pas près d'être parfait. Sa mission est loin d'être terminée, elle a plein d'idées en tête, plein de sujets qui l'attendent. Gageons que nous aurons l'occasion de reparler de son travail. ■

**Dominique Héry**